

## LA RIXE SUR LE FERRY

Un objet dur contre les reins interrompt mes interrogations fumeuses. Je tourne la tête.

Mon estomac se dérobe. Une lampe invisible diffuse des flaques jaunâtres intermittentes où se modèle une silhouette sombre, massive, trapue sur ses courtes pattes, qui appuie dans mon dos le canon d'un revolver. La bouche s'ouvre, sons emportés par les beuglements de la tempête. Peu importe que j'aie ou non entendu. Le visage simiesque est impitoyable.

Un visage de gorille, d'une férocité sans appel, qui n'écouterait rien... C'est dans une comédie grinçante que le hasard m'a poussé !

Anesthésié je m'efforce de rassembler assez d'énergie pour mourir correctement, cramponné à mon effort ; sinon je vais être capable de toute trahison, j'en suis sûr.

Avec dextérité il entr'ouvre mon trench, s'empare du Beretta qu'il envoie par-dessus bord. Il abat ses pattes sur mes épaules, me traîne dans la partie couverte de l'entrepont. Je me laisse haler, impuissant, jambes pendantes, conscient de l'insignifiance de mon poids.

Nous avons roulé tous deux sur le toboggan. Le creux a été profond. Sauvé par ma légèreté je m'accroche aux montants d'un banc ; le singe disparaît dans la nuit. Hébéte je me dresse sur les genoux mais le voici qui surgit à quatre pattes. Il ne tient plus le revolver.

Nous le voyons en même temps, coincé à la base du bastingage, et nous plongeons ensemble, mais il a déjà franchi toute la largeur du pont.

L'acier bruni virevolte en tous sens, s'immobilise brièvement par intervalles, arme qui sauvera le gagnant de cette loterie, et nous la poursuivons dans un chassé-croisé incohérent. Je n'essaye plus de me relever ; je glisse sur les fesses ou tête en avant, cheveux dans les yeux, et le gorille fonce derrière moi. Les rafales me déportent brusquement ; je tente de feinter pour éviter d'être écrasé par ce bloc d'une densité meurtrière.

Les paquets de mer s'effondrent sur nous, m'aveuglent. Je ceinture le bastingage ; je ne sais plus où s'est niché le revolver ; narines obstruées par l'eau, clown d'angoisse, j'étouffe.

Je lâche la rambarde et repars sur le dos.

Une équerre luisante dérape devant mon nez. Je tends le bras. Trop tard.

Basculé par un changement d'inclinaison de la patinoire je m'enfonce à plat ventre dans l'obscurité. Le singe gigotant les pattes en l'air me dépasse et percute une cloison qui résonne. Mes pieds trouvent un appui et d'une détente je m'éloigne.

Le canon du revolver heurte mes doigts ; je serre ; il glisse et le cylindre de métal lubrifié par les embruns m'échappe.

Je hoquette ; poumons suffoquant, membres inertes, je me laisse plaquer en soufflant et crachant contre la porte au fond de l'entrepont. Le plancher oscille un peu moins.

Le gorille est debout, face à moi. Il recharge son arme en me surveillant, pattes écartées.

Dégoulinant, yeux écarquillés, je halète, incapable de crier ; d'ailleurs un hurlement serait vain, je n'entends même plus la tempête. Je ne pense pas. Simplement, qu'il en finisse, vite.

Le bateau pique brutalement mais l'autre, bien agrippé, chancelle à peine. D'un coup dans les côtes il me renvoie dans mon coin ; ma tête cogne contre la tôle mais je n'y prends pas garde : j'ai entrevu la silhouette de chasserresse qui se glissait au long de la paroi.

Il a presque fini de recharger son revolver. Je respire mieux, me ramasse. Je profite d'un nouveau coup de tangage, me précipite dans ses pattes. Il frappe contre la poitrine. Souffle coupé, plié en deux, je suis rejeté en arrière.

Peu importe ! Je l'ai empêché de se retourner.

Et sur le crâne du singe s'abat un anneau blafard qui s'immobilise à hauteur des tempes. Paralysé il ne sursaute pas. Les petits yeux brillants se dilatent, s'élargissent, grossissent démesurément, se bombent comme s'ils allaient sortir de leurs orbites en éclatant. Le revolver bascule lentement dans la patte. Au milieu du vacarme la tresse blanchâtre luit doucement d'un rayonnement pâle, encercle la tête sans violence, sans mouvement. Le gorille s'incline en avant et, dans une chute ralentie, s'affaisse.

Diana tient à bout de bras sa torsade d'argent.

Le roulis nous aide à balancer la masse noire par-dessus bord. Après mes glissades sur toboggan j'aimerais rentrer au sec mais Diana me pousse dans une zone d'ombre et me tend le revolver, un gros calibre. Elle hurle à mon oreille :

— Il y en a un autre.

La rage déferle, haine, hâte d'écraser les primates stupides et féroces.

La porte se rabat derrière un homme en gabardine beige, qui tente convulsivement de serrer un automatique dans une main gantée. Mais, agité de violents soubresauts, il chancelle, trébuche, et sur un fort coup de roulis lâche son point d'appui, bat des bras et s'affale contre le bastingage, fouetté

par les paquets d'embruns. Flasque, tout à son mal de mer, il nous tourne le dos et, à en juger par les secousses, vomit spasmodiquement.

J'hésite. J'attendais un combat, non une exécution grotesque. Diana hausse les épaules. Une déchirure dans le ciel fait luire sa torsade. Mon bras droit décrit un large arc de cercle et la crosse du revolver frappe l'occiput. Au même instant Diana soulève l'homme par les pieds. Il plonge comme un sac.

Diana détache la torsade du poignet où elle l'avait enroulée et la remet à son cou.